

besoin d'être prouvées; ce qui prouve enfin qu'on peut se faire à toutes les positions sociales, s'accommoder à toutes les circonstances, s'arranger des mœurs bourgeoises, ou de la vie d'artiste; puisque, des deux femmes les plus opposées de caractère, l'une, si prosaïquement organisée, s'habitue à l'art; et l'autre, si poétique et si hostile au code civil, s'habitue même au mariage!

JULES MAYRET<sup>1</sup>.

Spa, ce 10 septembre 1832.

<sup>1</sup> M. Jules Mayret, qui a bien voulu nous faire part de ces lettres, dont il possède l'original, est l'exécuteur testamentaire de M. Paul Robert, dont nous avons annoncé les Mémoires en tête du sixième volume des *Cent-et-Un*. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)



## L'HOTEL CARNAVALET.



Le sixième personnage, qui n'avait encore rien dit, se leva et se mit aussi à raconter son histoire.

*Candide.*

Au fond du Marais, à deux pas de la place Royale, est encore la maison qui fut habitée si long-temps par madame de Sévigné. On l'aperçoit à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, ou de la Couture-de-Sainte-Catherine, comme on disait autrefois. Cette culture ou terrain cultivé appartenait aux religieux de Sainte-Catherine; ce qui n'empêchait pas les courtisanes d'y de-

meurer; car à ce même coin de rue logeait, du temps de Charles VI, la belle Juive, dont son frère, le duc d'Orléans, était si épris, et à la porte de laquelle fut assassiné le connétable de Clisson, meurtre fameux, si curieusement conté par nos historiens, qu'il semble qu'on y assiste. On le voit passer, par une nuit sombre, ce grand connétable, armé seulement d'un petit coutelas, et fongeant au trot de son bon cheval cette étroite rue déserte. On est caché avec les assassins sous l'auvent du boulanger, où ils l'attendirent; on entend le bruit de la lourde chute du cheval percé de trois grands coups d'estramaçon, le bruit de la chute du connétable, dont la tête va frapper contre une porte qu'elle fait ouvrir; ses plaintes, ses gémissements, les pas des assassins qui s'enfuient, puis le silence. Puis les cris des bourgeois accourant avec des flambeaux, pieds nus, sans chaperon, et le roi qu'on a réveillé comme il allait se mettre en sa couche, à qui on a annoncé la mort de son bon connétable, et qui, au lieu de refermer le rideau et de se rendormir comme fit l'évêque de Châlons en apprenant la mort de M. de Turenne, se couvre d'une houppelande, *se fait bouter ses souliers ès pieds*, et accourt à l'endroit où on disait que son bon connétable venait d'être occis. Lisez l'histoire du connétable de Clisson, elle est bien belle.

A deux portes de là, deux siècles plus tard, une autre maison de courtisane s'ouvrit au petit jour, et un homme en sortit le manteau sur le nez, et tirant le long des murailles. La maison était bien connue: c'était celle de la belle Romaine, la fille de joie la plus renommée du temps de Henri II; l'homme, bien connu aussi; il se nommait Charles de Lorraine, duc de Guise, cardinal, archevêque; l'homme le plus hardi, le plus éloquent et le plus vicieux de son temps. Sa compagnie des gardes qui ne le quittait jamais, même à l'autel, où elle mêlait l'odeur de la poudre à canon et de la mèche au parfum de l'encens, n'était dispensée de le suivre qu'en de semblables lieux. Il s'en trouva mal; car il faillit subir le sort du connétable et laisser sa dépouille sacrée dans cette rue dangereuse, où il eut toutes les peines du monde à échapper aux rufiens qui l'attendaient, et à gagner son bel hôtel de Cluny gardé par trois cents hallebardes.

En ce même temps, peut-être la veille de ce jour, dans cette même rue, un nommé Jean Goujon, debout sur un échafaudage, était occupé à orner à sa manière, de quelques gentilles figures, le devant d'une maison qu'on venait de bâtir. C'était à l'hôtel Carnavalet que travaillait le bon sculpteur. Jean Goujon mourut comme mourait presque tout le monde dans son temps et

avant lui, comme mouraient les connétables, les cardinaux, les hommes illustres et ceux qui passaient tard à travers la Culture de Sainte-Catherine. Il eut son coup d'arquebuse à la Saint-Barthélemy, ainsi que bien d'autres hérétiques. Le lendemain de la grande nuit, Jean Goujon s'en alla, comme de coutume, à son échafaudage du vieux Louvre, où il venait de terminer sa belle salle des cariatides : l'artiste prit son ciseau et se mit à travailler paisiblement au fronton extérieur, à deux pas de la fenêtre du bon roi Charles IX, à deux pas de la rivière toute teinte du sang des protestants. Il achevait de sculpter sur les murs rougis, et encore humides de la veille, ses riantes et légères nymphes, ses gracieuses figures d'enfants et de sylphes, sans se laisser troubler par le bruit des coups de pistolet et d'arquebuse, par les cris et les hurlements qui retentissaient partout sur les pas des assassins ; car il disait que l'art doit préserver la croyance, et que lui, protestant, qui n'avait pas hésité, par amour pour ce bel art chéri, à tracer le triomphe du saint-sacrement sur la croix des Innocents, ne devait rien avoir à craindre de l'épée des catholiques. Le pauvre sculpteur ignorait que l'éloquence n'avait pas préservé Ramus dans son collège de Presles, dont le fanatisme avait brisé les portes, et que la science n'avait sauvé Ambroise Paré

que grâce à la honteuse maladie de Charles IX. Comme tous les grands artistes, Jean Goujon n'entendait rien aux affaires de son siècle ; une balle d'arquebuse qui lui fracassa les reins vint lui apprendre qu'il l'avait méconnu. Le Phidias français tomba au pied de son échafaud : peut-être expira-t-il victime de quelque détestable jalousie ; peut-être un sculpteur obscur et envieux guida-t-il le bras du meurtrier, comme Jacques Charpentier avait guidé les assassins du pays latin jusqu'au grenier et au lit de paille de Ramus. N'importe ! il périt devant son ouvrage et sa gloire, et la reine, suivie de ses femmes, put venir aussi parcourir son corps avec une impudique curiosité, et s'assurer si Jean Goujon, qui avait toutes les qualités du génie, possédait aussi toutes les puissances de l'homme ! Puis, tout fut dit : ses amis chéris, ses élèves, Germain Pilon, Pierre Lescot, Bullant, passant par là, versèrent quelques larmes sur le cadavre de leur maître ; mais le courage leur manqua pour lui creuser un marbre. Le restaurateur de la sculpture en France ne trouva pas un ciseau ami pour graver son grand nom sur une pierre, et son épitaphe ne fut tracée que sur le registre des dépenses de la ville, avec celle des douze cents victimes qu'on tira de la rivière, et pour lesquelles on inscrivit dans ce livre une quittance

de vingt écus comptés aux fossoyeurs qui les ensevelirent. — Heureusement, Jean Goujon avait achevé les frises de l'hôtel Carnavalet, immortalisé Diane de Poitiers par ses merveilleuses sculptures du château d'Anet, couvert de bas-reliefs la tribune de la salle des Suisses, la porte Saint-Antoine, et orné la fontaine des Innocents de ses cinq naïves et délicieuses naïades. Ne demandez pas ce que devint l'hôtel Carnavalet après la mort de Jean Goujon ! L'hôtel Carnavalet ne réveille en moi que deux idées : le souvenir de Jean Goujon et celui de madame de Sévigné ; le réveil des arts sous le règne de Henri II, et le goût spirituel et fin de la cour de Louis XIV.

Un jour que vous n'aurez rien à faire, dirigez vos pas vers les grands boulevarts déserts du quartier Saint-Antoine, vous suivrez la rue des Minimes, vous passerez devant le cloître de ces capucins qui s'intitulaient *Minimi*, les plus petits de tous. Ce cloître, jadis si fameux par sa messe, rendez-vous de toute la noblesse d'épée et de robe, de toute la livrée, de tout le luxe, de tout l'orgueil du temps, est devenu une caserne. Un garde municipal couche et fume sur la place où madame de Sévigné venait s'agenouiller, chaque jour, et prier délicieusement pour sa fille, à haute voix, afin qu'on pût l'entendre. Tout est flétri en ce lieu, passez ; vous n'irez

pas plus loin que l'angle de la rue voisine ; là, vous serez arrêté involontairement par les figures de Jean Goujon.

La porte est largement cintrée et surmontée d'une femme légère, à la robe flottante et diaphane comme les naïades de Jean Goujon, élégante, riante et svelte comme toutes ses figures, debout sur un seul pied, et ce pied appuyé sur un joli masque. Au-dessous du masque, qui faisait partie, je le suppose, des armes parlantes des Carnavalet, est un écusson mutilé par le marteau, où se trouvaient sans doute les armoiries noires et blanches des Sévigné, et les quatre croix des Rabutin dont le comte de Bussy était si jaloux et si fier. Des lions, des victoires, des boucliers romains et des renommées s'étendent en longs bas-reliefs de chaque côté de la porte, qu'un artiste de mauvais goût, du temps de Louis XIV, a travaillée en rocailles, en *bossages vermiculés*, ainsi que disent les architectes en termes non moins barbares que la chose. C'est un bel ornement que le bossage ! Il produit un effet admirable sur la porte Saint-Martin, où Desjardins a étalé ses vermicelles de pierre tout autour de Louis XIV, armé de la massue d'Hercule et couvert de la perruque de Cassandre ; le bossage est bien à sa place sur cet arc de triomphe, qui semble avoir été élevé par les Sicam-

bres au grand Attila, au retour du sac de quelque noble cité romaine ; mais jeté près des sculptures de Jean Goujon, le bossage, tout ingénieux qu'il soit, est un odieux sacrilège.

Il y a quelque chose de si doux, de si terne, de si placide dans les traits des habitants de cette partie du Marais, qu'ils ne semblent pas appartenir à la génération de ce siècle. En franchissant une des deux petites portes de l'hôtel Carnavalet, je me trouvai en présence d'une de ces figures, celle du portier nommément. Tout ajoutait à l'illusion ; la maison, qui est aujourd'hui une pension autorisée par l'Université, comme dit l'affiche, était déserte. C'était le temps des vacances ; le maître, les écoliers, les valets, tout s'était échappé ; le calme régnait dans cette vaste demeure, et de longs rideaux blancs, flottant au soleil, annonçaient seuls qu'elle n'était pas inhabitée. Un instant je fus tenté de demander à cette bonne figure du vieux temps, qui m'avait accueilli à la porte, si madame la marquise de Sévigné était chez elle, ou à Grignan, à sa terre des Rochers, ou à Bourbilly ? Quelque chose me troubla bientôt dans ces illusions, c'était la voix d'un pauvre cuistre qui expliquait Quinte-Curce à deux ou trois enfants encore plus infortunés que lui. Je me souviens que jadis, dans mon collège, j'allais rarement en vacances, et c'était

justement ce fatal Quinte-Curce qu'on me faisait traduire pendant ces jours de repos et de réjouissance. L'émotion que j'allais chercher en parcourant cette maison, fut remplacée par une autre émotion plus vive, mais je ne dirai pas plus agréable. Je ne m'attendais pas à trouver mon ennemi personnel, Quinte-Curce, établi sous l'alcôve de madame de Sévigné !

La cour est belle, la maison grande, tout ornée au dehors de ces belles figures de Jean-Goujon, gâtées partout par les artistes du grand siècle. Un gracieux fronton s'élève dans la cour derrière la porte, il est surmonté d'une galerie que couronnait jadis une terrasse ; mais sur cette terrasse on a bâti un toit et des greniers, comme sur les frises du grand sculpteur de Henri II, on a jeté de lourdes figures des mois, surmontées des signes du zodiaque. Au dedans, tout a disparu. Les dorures, les panneaux, les boiseries, rien n'est resté. Hélas ! telle que se trouve maintenant cette maison, Boileau y serait bien à l'aise. Pas le plus petit feston, pas la moindre astragale ! On monte un grand escalier qui n'a même plus sa rampe gothique, et l'on parcourt à perte de vue des dortoirs blancs, peints à la chaux, qui a mangé jusqu'au moindre souvenir. Enfin, après avoir traversé ces longues distributions monacales, qui ne vous permettent de recon-

naître ni un appartement, ni un salon; au moment de sortir et de m'en aller, très-fâché de ma visite, le bon pédagogue, qui avait bien voulu quitter son Quinte-Curce et ses marmots pour me conduire, me dit négligemment sur le seuil de l'antichambre : « Il y a encore un petit cabinet de ce côté. Vous plaît-il le voir? » — J'allai au cabinet. Jugez de ma joie! dans le cabinet, je trouvai madame de Sévigné tout entière.

D'abord, le cabinet est petit et carré; il a deux doubles croisées encaissées, bien conservées, avec de lourds balcons en fer, dignement travaillés et chargés de ces bons ornements qui disent toute une époque. Les peintures, les sculptures en bois, les corniches manquent comme partout; mais une petite vieille cheminée de marbre s'est conservée intacte, et dès qu'on se met aux fenêtres, il semble qu'on voie tout le mouvement et qu'on entende tous les bavardages du temps. De l'une de ces fenêtres, votre regard plonge dans le grand jardin de l'hôtel de Lamoignon, avec ses débris de statues, de vases et ses restes de cascades. De la fenêtre d'une maison construite sous Henri II, vous examinez à loisir un hôtel bâti sous François I<sup>er</sup>, et qu'on essaya, comme la maison où vous êtes, mais vainement, de terminer sous Louis XIV. C'est qu'il faut vous dire que l'hôtel Carnavalet est inachevé, outre

que par ses deux styles il est informe. On voit bien qu'on a tenté de temps en temps de pousser plus loin ce grand édifice. Un œil attentif y marquerait les dates. — Voilà une aile qui a été bâtie par madame de Sévigné avec la succession du bon abbé de Coulanges; une autre commencée avec celle de l'évêque de Châlons : mais bientôt il a fallu s'arrêter; le lansquenet et la dot de madame de Grignan ont empêché d'élever davantage cette façade : puis sont venues les dissipations et les campagnes du jeune baron; la Champmélé a mangé tout ce qui manque à ce premier étage, et le second a été employé à faire les équipages du beau guidon, lorsqu'il s'en alla montrer sa valeur en Candie. Véritable et bon gentilhomme que ce baron de Sévigné, qui n'avait que de nobles passions, la gloire, le jeu et les filles!

Ce n'est pas certainement un de ces goûts de grande famille qui a mis obstacle à l'achèvement de l'hôtel Lamoignon. Fléchier a comparé la famille des Lamoignon à ces larges fleuves qui, se séparant en nombreuses branches, se creusent de nouveaux lits, et s'étendent sur toutes les campagnes sans rien perdre de leur abondance et de la pureté de leurs ondes; comparaison aussi vraie qu'elle est noble et belle. Dans ces antiques maisons de magistrats, nul trouble,